

Paroles en l'air
sur une citoyenneté atmosphérique

par

Terry Cochran et Catherine Mavrikakis

nom du fichier: parole.pdf
date: 05/jan/05

Adresse (de TCochran):
Département de littérature comparée
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal, Québec H3C 3J7
terry.cochran@umontreal.ca

[Une version de ce texte a été publiée dans *possibles*, vol 28, no. 1, hiver 2004]

S'enterrer... C'est à ce verbe que renvoie l'appartenance, c'est en lui que la pensée citoyenne s'implante et fleurit. Nous venons de là où nous allons. J' habite en fait la terre qui m'ensevelira, qui saura me prendre et me donner berceau. Je suis la poussière que je mangerai avec les pissenlits, par mes racines.

Je vois Œdipe chassé de sa ville forcé à aller mourir ailleurs, pour porter sur lui, hors de sa terre, l'horreur de ses actes. Interdiction de mourir chez-soi, éradication de la mauvaise herbe... J'imagine Antigone, sarclant la terre, raclant quelque maigre sillon, le labourant de ses petits doigts habiles, le retournant de ses mains pour y enfouir son frère, qui, oui, lui aussi y a droit : lui aussi appartient à la terre, lui aussi doit y retourner, là, précisément là. D'où il vient, a posteriori. Dans l'après-coup de l'appartenance. Je pense souvent à travers cette littérature ancienne et grecque des racines, celle de l'Occident. C'est en elle, que ma réflexion croît.

L'enterrement participerait d'une métaphysique du jardin, d'une pensée de l'être qui pousse vers sa fin, qui s'enracine dans son terme, qui s'épanouit en direction de son ultime demeure, de ses racines à venir, à l'ombre de sa postérité. Dans la logique de la terre, le monde n'est qu'affaire de sol et de sous-sol. Nous irons sans faute farfouiller dans les profondeurs de notre attachement au monde. La terre nous portera vers elle-même. Il s'ouvrira un jour, ce ventre-tombeau et permettra de lire, dans les entrailles fraîches de notre fin, le vrai commencement.

« C'est là, oui, c'est bien là que je veux être enterrée ».

La pensée citoyenne est celle de l'ensevelissement du sujet au sein même de son avenir comme déploiement de l'être. Elle enterre dans la logique du futur antérieur : « C'est bien d'ici que j'aurai été. » Rapatriement des corps vers leur origines pour « un heureux qui comme Ulysse » a fait le beau voyage de la vie. On appartient donc à l'espace de sa mort. Pensée catastrophique qui se retourne, comme un gant, en bien-être final. Fin d'une errance. L'écriture serait alors du côté du posthume, de la fondation et de l'implantation. Il faut raconter pour faire ses racines, pour nourrir la terre. Les fantômes de la littérature, eux-mêmes, ne cherchent que cela : trouver le confort de leur sépulture terrestre.

Contre cette logique terrienne de l'appartenance qui est nôtre depuis si longtemps, se développe l'idée aérienne, enivrante, diffuse d'une citoyenneté de l'éther. Vieille promesse d'un paradis perdu à redécouvrir dans l'oblitération de tout discours religieux. À nous les modernes, le ciel nous appartient, n'est-ce pas? Nous voilà de notre temps, légers passagers de l'atmosphère. Bienheureux, nous voguons sur le nuage de l'international, portés par de grands avions bleus ou argent. Nous nous transportons collectivement vers des cieux rassurants et surtout semblables les uns aux autres.. Nous planons si bien

dans l'air planétaire qui autour du monde fait l'unité du globe, qui de la terre gomme les différences et les aspérités! Nous savons si bien, comme le proclame la compagnie aérienne Air France, « faire du ciel le plus bel endroit du monde », (à défaut d'en faire le meilleur) !

Citoyens du monde, voilà ce que nous disons de nous-même, avec un sourire amusé qui en dit long sur notre désir impensé d'appartenance. Mais ce sont le ciel et sa conquête qui nous offrent le globe tel que nous le représentons, total et maîtrisé. C'est le ciel qui nous donne cette sensation d'être mondial, de nulle part et de partout à la fois, mais surtout de participer à l'imaginaire mégalomane d'une possession de la Terre entière que nous n'aurions même plus besoin de toucher, de fouler. Il n'y a qu'au sol, au passage des douanes, que nous nous écraserions un peu, que nous serions, malgré nous, rappelés à notre réalité terrestre, à nos passeport, à nos visas, à nos langues et à nos visages blancs ou pas assez pâles. Paradoxalement, il n'y a qu'au-dessus de la Terre que nous habitons tout l'espace de celle-ci, en vitesse, en coup de vent, sans que demeure quelconque demeure. Et si nous ne nous enterrons plus les uns les autres, si Antigone n'a plus sa raison d'être, si nous préférons de plus en plus que notre corps parte en fumée ou soit poussière lancée dans le vent, c'est que notre envie est grande de contribuer jusqu'à la fin à cet éther mondial, c'est que notre désir est immense de faire de l'air notre habitat final et impossible.

La littérature dans le contexte de cette « atmosphérisation » mondialisante doit participer bon gré, mal gré, à cette « désadhérence » du sol. La littérature veut se désenraciner, quitter son terroir. Si elle permet parfois encore à quelques fleurs rares de pousser, ce sont des fleurs hybrides, de cultures différentes, diverses, qui chantent les éloges de la greffe, de la prouesse technologique et de l'accouplement virtuel *in vitro*. Impératif du mélange des terreaux, à défaut de cultures aérobies. La littérature actuelle dans son devenir mondial se doit d'être aérienne. Bulle légère, elle est condamnée à voyager ou à l'errance perpétuelle. Elle se veut baladeuse, internationale et aéromobile. L'intraduisible du littéraire n'est pas une valeur, puisque contre l'immatérialité du sens qui, lui, sait naviguer, la gravité des mots et du langage ne fait pas le poids (comme on disait encore dans le monde caduque de la pesanteur du sol). C'est cette perte de la matérialité que l'on retrouve dans les discours annonciateurs de la mort de l'objet-livre. Les mots flottent maintenant dans des espaces virtuels. Comme les nuages, ils se forment et se déforment selon les parcours qu'ils effectuent. Toujours entre guillemets, les néologismes et les mots empruntés aux autres langues sont d'ici et d'ailleurs et se meuvent en suspension sur tous les écrans.

Or, cette citoyenneté planétaire, cette appartenance idéale, utopique que nous confèrent l'air et sa domination comportent son lot de terreur et de discours apocalyptiques sur l'atmosphère. La citoyenneté mondiale se fonde dans la peur, dans une terreur qui serait devenue le parfum-même de notre existence. L'esprit, le souffle l'air du temps sont à nous, bien sûr, mais au prix d'une menace perpétuelle d'un air irrespirable. C'est ce que constate le philosophe allemand Peter Sloterdijk dans son livre intitulé *Luftbeben*, néologisme qu'il calque sur le mot *Erdbeben*, que l'on pourrait traduire en français par « tremblement de terre ». Ce « tremblement d'air », cette terreur atmosphérique nous montre bien que la dure matière de la terre-natale-cercueil est remplacée dans nos imaginaires par un air mondial, un environnement gazeux (*l'Umwelt*) qui fournit aux êtres mortels le moyen de vivre et de humer

l'odeur de leurs identités floues, vaporeuses et incertaines. Nous vivons sous la menace de l'air contaminé, pollué, peuplé de maladies endémiques à propagation lente ou rapide et de terreurs bactériologiques.

Nous sommes devenus les résidents épouvantés de ces miasmes là. L'angoisse du citoyen mondial est apocalyptique. Elle signale une conscience de la fin, une peur que « cela » puisse arriver à un moment quelconque, que « cela » arrive. Dans ces conditions, le temps du citoyen aérien ne peut être que celui de l'attente. La fin de la deuxième guerre mondiale, scène historique de la première utilisation de la bombe atomique et de son pouvoir de tuer lentement, annonce un temps de latence avant la mort, une sorte de mort programmée qui dérive des effets secondaires de l'engin nucléaire, de sa radioactivité. La latence est l'attente méconnue et inconsciente qui souvent représentée dans des scénarios écologiques, se joint, d'une part, à la dimension planétaire de l'air et, d'autre part, aux actions indirectes et néfastes des armes technologiques, des transports célestes et des missiles aériens de courte ou de longue portée. Le ciel, il n'y a pas à le contester, est habité. Nous le peuplons, sans jamais y séjourner, par la procuration de nos machines de vitesse ou de mort et c'est ainsi que nous est tombée dessus, avec la rapidité d'une météorite, cette citoyenneté sans racine, sans terreau, euphorique et terrifiante.

Le gaz toxique fournit à l'analyse de Sloterdijk les métaphores à partir desquelles il peut penser notre conception de l'atmosphère, notre idée de l'environnement qui tient compte de l'espace et non de la terre. Au lieu de commencer par les chambres de gaz dans l'univers concentrationnaire de la seconde guerre, Sloterdijk situe plus tôt, pendant la première guerre mondiale, l'épisode fondamental de cette nouvelle praxis de la mort respirée, inattendue et imprévisible, comme appartenance au monde. Il s'agit de la première fois que le « Gasregiment » allemand emploie à grande échelle ses gaz toxiques (*Chlorgasen*) contre l'ennemi (dans ce cas, des troupes franco-canadiennes). Pour Sloterdijk, les événements de cette date, le 22 avril 1915, incarnent le « noyau d'une ontologie de l'actualité ». Cette expression esquisse, en quelque sorte, les contours philosophiques de la pensée atmosphérique, qui vise à repenser l'ontologie d'inspiration heideggerienne dans un contexte étranger à celui de la Grèce ancienne et à tout terroir. Dans cette optique, de même que l'air du titre de Sloterdijk prend la place de la terre, de même l'être-dans-le-monde (*In-der-Welt-Sein*) de Heidegger devient l'être-dans-l'air (*In-der-Luft-Sein*) de Sloterdijk. On voit bien ici comment la question du citoyen et de l'appartenance demandent à être repensés en tenant compte de l'absence de racine.

En tant que ré-écriture de l'ontologie phénoménologique, le déplacement qui transforme la *terra firma* en figure de l'atmosphère est tout à fait important. Mais la figure de l'air comporte d'autres éléments, d'autres sédiments qui ne se laissent pas saisir par la question de l'être. L'air introduit une série de considérations qui dépasse l'idée de fondation ontologique, d'une base inerte qui sous-tend l'existence, lui donne la place de se dérouler. La figure atmosphérique manifeste un caractère particulier dont les implications pour la pensée, la philosophie, la littérature, l'appartenance, l'enracinement et de déracinement sont déterminants. L'air est beaucoup moins stable que la terre; ses tremblements, ses bouleversements circulent sans cesse, créant une région « collective » qui se déplace. L'air ne connaît pas de frontière fixe, il suit les chemins tracés par de courants atmosphériques et répond aux flux

d'énergie arbitraire. Les mortels respirant le même air, souvent à des moments différents, n'ont besoin de rien partager, ni le même espace, ni la même langue, ni la même religion, ni le même pays. Les éléments de la toxicité éventuelle de l'air se dissipent mais ne disparaissent pas. C'est-à-dire que l'air, à la différence de la terre, du terrain, possède donc une dimension d'errance perpétuelle et de mobilité. Un terrien, un habitant de la terre, habite un lieu spécifique qui se démarque des autres lieux, vrais ou potentiels. L'air n'obéit pas aux mêmes contraintes et ce qu'il peut « incarner » s'encadre mal dans la constellation bien ordonnée, profondément réglemée de l'esprit philosophique terrien. Autrement dit, l'universalité de l'air – aussi réelle que figurée – n'est pas un esprit uniforme et ne peut l'être. Le citoyen aéromobile ne peut plus penser la métaphysique de la même façon.

Si la différence terrestre s'articule en termes de distinction dans l'espace, dans un même temps, l'atmosphère, libre et flottante, véhicule ses odeurs et ses poisons d'une façon asynchrone, établissant les liens à travers des temps, même des époques distinctes. L'air d'une boîte scellée, d'une grotte fermée, ne livre pas ses secrets, même mortels, avant un certain laps de temps. Le décalage nécessaire d'un tel coup atmosphérique évoque le sentiment de terreur, la conscience que le coup arrivera mais qu'on ne peut pas savoir à quel moment, à quel endroit, par quelle main.

La pensée aérienne met en question un carcan historique qui livrait le monde à ses habitants d'un sol commun délimité, aux terriens. La nouvelle citoyenneté à saveur « universalisante » refuse de distinguer entre les choses et la vie, entre l'air et ceux qui le respirent, entre corps et esprit. Tout est devenu esprit, souffle. Mais, comme Sloterdijk le suggère, la distinction demeure en même temps qu'elle est rendue inopérante. C'est-à-dire qu'il y a vraiment des morts, des individus particuliers, trop particuliers, qui cessent de respirer cet air commun. Malgré leur intérêt pour l'universel, pour la vérité transcendante incapable de se présenter dans la saleté réelle, la philosophie et la pensée visant, à l'heure actuelle des mondes idéalisés, des mondes aériens, paradisiaques n'arrivent pas à évacuer la pourriture des cadavres, leur odeur, les émanations du terrestre dans l'air édénique. En d'autres termes, bien qu'elle semble avoir éliminé les restes de la métaphysique en décomposition, la pensée atmosphérique contemporaine amalgame l'universel et le particulier et produit leur conjoncture absolue.

Peut-on ou doit-on lutter contre l'« atmosphérisation » de la pensée ? Quel refoulement de la matérialité du monde se donne-t-il à voir dans notre aéromobilité ? La littérature actuelle doit-elle continuer de prendre son élan et de quitter ses lieux habituels de culture ? Comment penser l'écriture hors du poids des mots particuliers et comme simple esprit de l'idée ?

Nous répondrons par une boutade à ces questions en l'air, à ces réflexions qui planent dans le souffle froid de l'attente de la fin de la métaphysique :

« Nous irons cracher dans le vent, en espérant bien sûr que cela nous retombe dessus. Nous n'irons pas cracher sur vos tombes, ni les nôtres, mais nous molarderons afin de connaître encore un peu le poids de nos mots matériels, de nos mots-crachats. La littérature crachera ou ne sera pas, pendant que le monde « crashe » »

Références :

SLOTERDIJK, Peter, *Luftbeben. An den Quellen des Terror*, Suhrkamp. 2002.